

LOINTAIN *Kyoto*

LE KYOTO DE KAWABATA

CHANTRE NOSTALGIQUE D'UN JAPON
TRADITIONNEL ET RAFFINÉ, RÉSISTANT
À L'OCCIDENTALISATION DU MONDE, KAWABATA
A NOURRI SON ŒUVRE ET SON ESTHÉTIQUE
DANS LA CAPITALE DE LA PAIX, HEIAN-KYŌ,
L'AUTRE NOM DE KYOTO.

TEXTE *Virginie Luc* PHOTO *Estelle Hanania*

« **U**n romancier qui travaille en poète », disait de lui son ami Yukio Mishima. Yasunari Kawabata, orphelin d'Osaka et amoureux de Kyoto, nobélisé en 1968, a consacré deux romans à la Cité impériale : *Kyoto* et *Tristesse et beauté*, l'ultime livre achevé peu avant de se donner la mort en 1972. Hantée par les jardins et les temples, la ville d'ombre et de silence est le lieu d'un voyage initiatique.

Dans les pas de Chieko

Le ciel est gris. Les journées roses des cerisiers en fleurs se sont évanouies. L'air reste imprégné d'une douce senteur de glycine et de poudre de riz, ressuscitée ce matin par la *nyubai*, la pluie chaude de mai. Nous marchons dans la ville-livre, théâtre de l'amour perdu du vieil écrivain Oki Toshio – le narrateur de *Tristesse et beauté* – et berceau de Chieko – la jeune héroïne de *Kyoto*, orpheline des hommes et de sa sœur jumelle, Naeko. La ville, à la perfection un peu exsangue, a nourri l'esthétique sévère de l'écrivain, son goût du vide, du silence.

« En ce jour de printemps où de toute part éclate la vie de la nature... » Nous sommes dans les pas de Chieko et du jeune apprenti tisserand, Hideo, le long de la Kamogawa, sombre et noueuse, qui traverse la cité du nord au sud, avant de se scinder en deux rivières. Aujourd'hui est un jour férié, et toute la ville estudiantine est sur les rives. Un demi-siècle plus tard, la Kamo reste le lieu de l'éveil amoureux.

La saison sied à la ville sertie de collines. En son cœur, les jardins centenaires de pierres, de mousse, d'azalées, d'érables, ormes et cèdres, dessinés par des jardiniers devins, brouillent le tracé rectangulaire, conçu sur le modèle des cités chinoises anciennes. « Toute l'année tourne autour des fleurs, feuilles, pousses, épis de riz, constellations », constate Chieko. La géomancie et ses interdits gouvernent les vies, les lieux. La colline du nord-est est considérée comme néfaste, ainsi dans le « mauvais quartier de l'horizon » un temple a été édifié pour protéger la ville des influences démoniaques.

Silence et tendresse

Kyoto demeure à l'abri des démons, du vent, des séismes... Du bruit aussi. Le silence est particulier. C'est un autre silence, qui jamais n'est hostile.



À intervalles réguliers, le gong s'élève des temples et multiplie l'espace. Les sons n'agressent pas, ils viennent se coller puissamment dans le silence. « C'est un son que l'on reconnaît, qui semble provenir de soi, comme les battements d'un cœur », se souvient Oki, l'écrivain de *Tristesse et beauté*, au soir de sa vie.

Étrange sensation d'être dans un lieu inconnu, dont on éprouve pourtant la nostalgie. Deux temps se mêlent dans l'ancienne capitale de l'empire du Soleil-Levant : un temps quantifiable et humain, et un temps antique et divin.

Vers le Jardin botanique, avec Chieko, dans l'éveil des sens, nous remontons l'allée des camphriers aux « branches noueuses et dramatiques ». Les fantômes du passé affluent sous la pluie chaude. Le ciel atone laisse entendre le chant ténu des *uguis*.

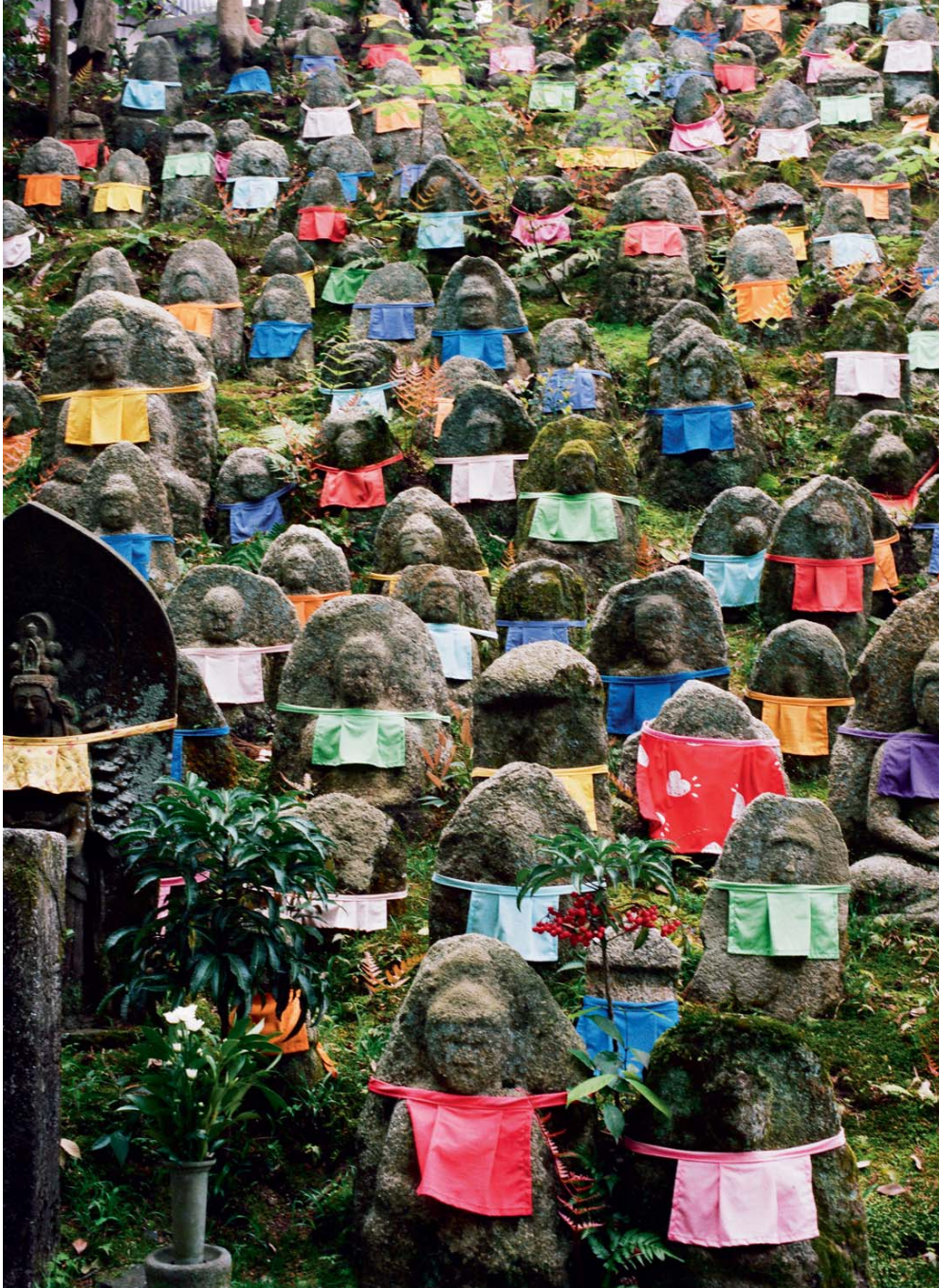
À l'abri des tons criards, la ville délivre d'autres couleurs « à la beauté austère ». Dégradé de nuances sourdes et profondes, elle n'est que gris ciel d'orage et de tuiles, vert sombre piqué de jeunes pousses plus douces, bouquets d'ocre et de rouille, de bruns, de cendres... Kyoto est tendre, impérieuse et ancienne.

« Exister moins »

Dans les venelles serrées de Gion, aux façades de bois épais et toits usés, sous le fouillis des fils électriques qui quadrillent le ciel, la Tour de Kyoto, coiffée d'une lance rouge, bâtie en 1964, devient une étoile polaire.

Au détour de Teramachidōri, deux ombres soyeuses, des *geiko* – ainsi se nomment les geishas de Kyoto – aux gestes retenus, comme leurs cheveux ramenés en chignon et leurs pas menus, perchés sur des *guelias* aux semelles de bois.

Découvrir la ville au filtre de la poésie de Kawabata – par fragments, petites touches, sensations fugaces –, c'est apprendre la fragilité de l'ombre, l'austère tranquillité de la cérémonie du thé, la sensualité des gestes et paroles contenus. « Exister moins », telle est l'invitation du lieu



et de l'œuvre du poète, à l'image d'une langue où le «je» n'existe pas. Vivre avec parcimonie de sons, d'images, de couleurs... pour accueillir, par chance, ces moments d'harmonie où «tout n'est qu'au présent». «La vérité réside dans l'abandon des mots, dans un silence semblable au tonnerre», écrivait le chef de file de l'école littéraire Sensations nouvelles.

Éloge de l'ombre

La lumière de Kyoto n'est pas celle de la pleine clarté, trop éblouissante et trompeuse, mais plutôt celle des ciels de pluie, du crépuscule, des lampes qui s'éteignent et de «la légèreté impalpable».

«Ce qui m'intéresse, souligne Kawabata, ce sont les jeux de la lune...» La regarder au-dessus de la forêt de bambous du temple Shoren-In est, aujourd'hui encore, l'un des passe-temps favoris des habitants. C'est à cette heure que l'auteur des *Belles endormies* questionne la nuit et l'amour perdu – le seul qui soit. «La beauté doit être devinée dans un lieu obscur». Pour le poète, la quête

du beau – ou le culte de l'ombre – est un art à vivre jusque dans le poli d'une pierre de jade, dans le silence d'un temple, dans l'ellipse d'un haïku ou dans la sobriété des gestes de politesse.

Fragilité des choses

Dans le quartier de Nishijin, au premier étage de la vieille maison Fuji, la porte à claire-voie, tapissée de papier de riz, glisse sur l'atelier de peinture sur soie. Iriki, 29 ans, à genoux sur un tatami, peint minutieusement les motifs et couleurs de l'âme japonaise sur des lés de soie : nuages, collines, pluie, rosée, pétales, ailes d'oiseaux, cascades... La fine pointe de son pinceau, une caresse mate, donne forme et couleur au songe : la danse du roseau sous le souffle du vent, le vol d'un héron blanc au-dessus du lac, la courbe d'une nuque gracieuse...

L'harmonie est délicate. Il passe dans tout ce raffinement comme un fil de tristesse. C'est ce que l'on appelle *mono no aware*, la «beauté poignante des choses fragiles».

Jardin de pierres

C'est au temple de Taizō-in que s'achève notre promenade, dans l'enceinte d'un jardin de pierres. Quelques rocs aux formes tourmentées, choisis avec soin par des architectes jardiniers voilà bientôt cinq cents ans, disposés sur un parterre de graviers blancs passés au peigne fin... «Ici, vous êtes au cœur d'un chef-d'œuvre d'abstraction et instrument de méditation, avertit Daiko Matsuyama, jeune prêtre jardinier, comme son père et son grand-père avant lui... Un lieu où Jean-Paul Sartre aimait à se recueillir.»

«La perfection du jardin est sans cesse à reprendre, poursuit-il. Kyoto n'est qu'à deux heures de Hiroshima. Elle a échappé aux bombardements des B-29... Le monde moderne, tant redouté par Kawabata, loin d'avoir éradiqué la beauté de notre civilisation, l'a nourrie presque malgré lui», sourit Daiko, qui chaque jour creuse les sillons de la mer de sable. La pensée ondule sur les vagues de pierres blanches. Un camélia rouge vient de tomber sur la mer de pierres et aiguise la mélancolie. ▮



Jardin du sanctuaire Heian Jingu.
Geishas en tenue traditionnelle.
The Heian Jingu garden. Geishas in
traditional dress.